

Miscellanées *

Ça coûte, le cinéma

Un écran noir. En *off* :

- J'veux faire un film (*voix masculine*).
- Pour faire un film, faut d'argent (*voix féminine*).

Tout va bien de Jean-Luc Godard s'ouvre sur un gros plan inlassablement répété : une série de chèques – listant les postes nécessaires à la fabrication d'un film – qu'une main quasi invisible signe et détache.

Ça coûte, le cinéma.

Et la psychanalyse ?

Déterrer le script, lire le film (du vieil anglais *filmen* : membrane, peau, support d'une impression), ça coûte un bras, pour ne pas dire la peau des fesses, mais on parie que ça finira bien par coûter moins cher que de se faire des films.

On parle, on rêve

On parle, on rêve ; c'est comme ça, agréable ou pas. Freud l'a démontré, Lacan l'a décliné sur tous les tons. Mais vient le moment, inévitable, où l'argent change de main, et ça réveille. Là on ne rêve plus, on compte – de tout le poids d'une parole qui ne s'autorise que d'elle-même.

Du pire au prix

Une patiente en proie à des scénarios catastrophiques portant sur sa progéniture chérie énonce :

- Quelque part j'envisage toujours le prix.

Puis, elle se reprend sur ce lapsus pour dire « le pire ».

- En fait, c'est comme si, si cela arrivait, alors cela m'atteindrait moins...
- Le prix ? dis-je.

– Le prix à payer c’est de vivre dans ces états d’angoisse... tout le temps.
 Enfant, j’attendais toujours le pire.
 Je n’y gagne rien pourtant, je perds...
 Je ne sais pas comment nettoyer tout ça...

Ma mère me disait toujours : quand on rit le matin, on pleure le soir... Je demande à mes filles de ne pas chanter le matin.

La contingence du lapsus vient ouvrir sur ce qui du réel de la pulsion de mort fait rage, mais dans ce qui s’entend cela révèle, à son insu, qu’elle a choisi le prix d’une analyse... Du pire au prix, jeu de lettres pour parer à la jouissance mortifère du dire maternel.

Alors, finalement, dans l’analyse, ne s’agit-il pas de payer le prix pour éviter le pire ?

À propos de l’aumône

Le thème de nos prochaines journées nationales 2022 m’a renvoyé à certaines situations auxquelles nous sommes régulièrement confrontés : la présence au cœur de la cité de sujets exclus du système. De tous âges, seuls ou accompagnés d’enfants ou même d’animaux, ils exposent à ciel ouvert leur misère, la main tendue vers le passant. Le mendiant fait la manche afin de glaner de l’argent pour vivre.

Dans les récits les plus anciens, les mendiants ont toujours existé. La mendicité convoque chez le sujet *lambda* la pitié, la charité, l’élan vers un autre inconnu qui souffre. La scène est inattendue et tombe par surprise.

Il s’agit bien de la rencontre soudaine entre deux parlêtres anonymes, de l’un qui se trouve à son insu contraint à agir, et de l’autre qui implore une réponse. Ce dernier, le mendiant, introduit une inégalité entre les deux sujets en attribuant à l’autre le pouvoir de décider de l’issue de la situation.

Par ailleurs, certains auteurs soulignent : « Tel l’analyste qui devient un déchet pour provoquer le désir chez l’analysant, le mendiant pourrait incarner la figure de ce déchet qui incite l’autre à se saisir de la demande ».

L’aumône, nous indique le dictionnaire, est « un don de faible valeur que l’on fait à celui qui se trouve dans la misère ».

Freud ainsi que Lacan considèrent la question du don comme une notion clé dans la vie psychique. Freud le lie à la notion de renoncement qu’il situera aux fondements de la culture et de la société, mais également à la phase de l’érotisme anal. Carina Basualdo ¹ cite Freud : « L’excrément est le premier cadeau de l’enfant. » La mère va répondre avec un prix à l’effort de l’enfant. L’équivoque du prix convoque la notion de paiement,

donc d'une dette, qui peut signifier le prix à payer par l'enfant pour avoir la reconnaissance de la mère.

Lacan aborde le don en premier lieu à partir de la notion d'objet. Le sujet aliène son désir dans un objet qui porte la jouissance de l'autre. Plus tard, il explique l'introduction du sujet dans la symbolique du don par le phallus, qui se trouve à la base de la théorie de l'objet en tant que manque.

Toutes ces considérations au sujet de l'aumône posent la question de la gratuité dans cet acte. Cependant, au-delà de ce constat, d'autres questions se posent dans la rencontre entre ces deux parlêtres. La question qui en découle est : est-ce que faire l'aumône peut représenter un « paiement » dans la mesure où il peut s'agir de s'acquitter d'une dette ? De quelle dette pourrait-il s'agir ?

À une époque où les écarts sociaux se creusent et où la précarité devient de plus en plus visible, il semblerait que la question ouvre un champ d'investigation à prendre en compte pour se saisir du discours qui anime la vie de la cité aujourd'hui.

Oups

« Docteur, si vous m'aidez je vous fais cadeau de toute ma fortune. »

Le médecin répondit : « Je me contenterai de trente couronnes par séances.

– N'est-ce pas un peu trop ? » fut la réponse inattendue du malade.

Sandor Ferenczi, *Élasticité de la technique analytique*

*↑ Les Miscellanées sont de courtes contributions non signées sur le thème des Journées. Elles ont progressivement été publiées dans le *Mensuel* au cours des derniers mois. Voici la liste de leurs auteurs : Anaïs Bastide, Vanessa Brassier, Nadine Cordova, Rozenn Dubois, Didier Grais, Maud Hildebrand, Adèle Jacquet-Lagrèze, Karim Kouidri, Marie-José Latour, Teresa Petitjean, Joseph Rondeau, Mireille Scemama, Marie Selin, Marc Strauss, François Terral.

1.↑ C. Basualdo, « Pour une psychanalyse du don », *Revue du Mauss*, n° 32, 2008.